

## MÉDIAS ET FOR INTÉRIEUR

PAR

Dominique MEHL

*Centre d'Etudes des Mouvements Sociaux, C.N.R.S.*

L'injonction à la transparence devient un leitmotiv de nos sociétés contemporaines. Les mœurs s'exposent, les choix privés se débattent en public, les confidences s'étalent à la Une. Les secrets d'alcôve se racontent volontiers sur la place publique ; le secret de l'instruction est mis à mal par la médiatisation de la justice ; le secret médical résiste encore, mais jusqu'à quand ?

Les médias jouent un rôle décisif dans cette course à la visibilité. Les émissions où se dévoile l'intimité se multiplient. Christian Spitz (dit Doc), Gilbert Tordjman, Macha Béranger, Catherine Muller ou Tabatha Cash pour la radio, *Perdu de vue*, *L'amour en danger*, *La grande famille* ou *Bas les masques*, pour la télévision, en ont fait une spécialité. En réalité, le phénomène est plus général. Tous les magazines de société, même les plus traditionnels et pédagogiques, en appellent volontiers au témoignage individuel, à côté ou à la place du discours expert.

Quelles sont les incidences de cette médiatisation de la vie personnelle sur les rapports entre espace privé et espace public ? Comment se redéfinissent l'intimité et le for intérieur dans des sociétés polarisées par la comparution publique ? Telles sont les interrogations soulevées par l'exhibition cathodique.

### I - PAROLE PUBLIQUE, PROPOS PRIVÉS

La presse, les critiques, les intellectuels, les associations de téléspectateurs ont abondamment mis en cause le couple exhibitionnisme/voyeurisme qui, selon eux, constitue le ressort de ces nouveaux spectacles. Se faisant, ils ne se sont guère interrogés sur les raisons de telles manifestations, sur les motivations des témoins, sur les réactions des auditeurs, sur le sens social de ces faits de société.

Une enquête conduite auprès des acteurs de ces émissions révèle, tout d'abord, que les témoignages transcrits par la plume des reporters, enregistrés par les micros des radios, captés par les caméras de télévision, ne sont pas équivalents. Ils ne mettent pas en scène des formes semblables d'investissement individuel. Ils n'ont pas tous le même sens social. L'exhibition a des ressorts multiples. Message personnel, verbe thérapeutique, parole publique, message public : quatre types d'incursion de la parole privée sur la scène publique peuvent être distingués.

#### A) *Message personnel*

Mardi soir, 19 octobre 1993, l'émission de Mireille Dumas, *Bas les masques*, est consacrée au SIDA sous le titre "Ca n'arrive pas qu'aux autres". Luc, le témoin principal, raconte comment il a été contaminé par une amie qui était séropositive mais l'ignorait. Il dit aussi sa culpabilité d'avoir, ensuite, lui-même transmis le virus à une jeune fille qu'il aimait, faute d'avoir été informé de son état. Puis, au milieu de son récit, il raconte qu'il tient cachée sa séropositivité, même à sa famille. L'animatrice de l'émission semble interloquée, le téléspectateur l'est certainement aussi. Voici un homme projeté par les caméras de télévision sous le regard d'un immense public alors même qu'il a toujours tenu à garder secrète sa situation. Le paradoxe est à son comble.

Interviewé un an après<sup>1</sup>, Luc reconnaît que ses motifs de participer à l'émission ont considérablement évolué au cours de la préparation de celle-ci. L'idée de transmettre un message d'intérêt général a toujours existé mais n'a jamais prévalu. La mise en garde contre la banalité des modes d'infection, la critique de la notion de population à risque, la propagande en faveur d'une prévention pour tous étaient, pour lui, des thèmes présents mais toujours secondaires. A eux seuls, ils n'auraient pas suffi à lui faire accepter cette exposition publique. Les véritables motivations sont, dit-il, d'ordre privé. Peu à peu, en effet, s'impose à lui l'occasion de dévoiler à ses parents, par ce canal, une nouvelle qu'il n'était pas parvenu à leur communiquer jusqu'alors.

---

1) Entretien avec l'auteur, 15 mars 1994.

Cette démarche n'est pas exceptionnelle. Elle n'est pas l'apanage des situations les plus dramatiques, de cas indiscibles. Nombreux ont été les invités des reality shows ou des émissions de confession qui ont utilisé le tremplin médiatique pour énoncer un message personnel.

Ces témoignages renvoient toujours à des situations de crise de la communication inter-personnelle. Elles éclairent d'un autre jour ces institutions les plus privées que sont le couple ou la famille. Loin de représenter le refuge contre l'incommunication sociale, loin d'apparaître comme le sanctuaire des confidences, elles sont vécues comme des lieux de cohabitation indifférente, de parole tabou. Tous les témoins interrogés confirment que la nouvelle qu'ils ont divulguée par voie télévisée n'avait jamais pu, auparavant, être confiée à un parent. Surdité, refus d'entendre, traditions de mutisme, peur devant la révélation qui fait chavirer le monde, angoisse de découvrir la fragilité d'un proche... ; les raisons de l'incommunication familiale sont multiples. La scène publique apparaît alors comme un moyen de forcer les barrages, de crier "c'est vrai" ou "écoutez-moi". Parce que le média légitime le discours, lui donne une importance. Qu'une parole puisse être suscitée par des journalistes ou des animateurs qui n'y ont aucune implication personnelle, qu'elle soit jugée digne d'être entendue par des millions de téléspectateurs, crédibilise les mots prononcés et pèse d'un grand poids dans la bataille du silence que se livrent ces entourages bloqués par le mutisme ou l'incompréhension.

Ces interventions privées reflètent, certes, une panne de communication locale. Plus généralement, elles signalent une dilution des liens sociaux. Ici, le message n'a pu être entendu par ses destinataires mais, pire, aucun intermédiaire n'a pu être requis pour faire entendre l'inaudible. Les personnes ayant franchi les portes des studios de télévision pour énoncer un message personnel avouent toutes leur profonde solitude. Leurs liens familiaux sont impersonnels ou distendus mais leurs rapports avec leurs environnements professionnels ou résidentiels ne sont guère plus denses. Quant à leurs réseaux amicaux, ils sont purement désertifiés. Ces appels cathodiques s'inscrivent toujours dans un contexte d'isolement général de ces sujets, de solitude extrême, d'incommunication généralisée. La télévision paraît alors comme le dernier lieu de restauration d'une sociabilité, par l'entremise de l'animateur qui accueille, mais surtout du public qui reçoit.

Ces appels à l'aide s'inscrivent, par ailleurs, dans un contexte de disparition des systèmes de valeurs reconnus par l'ensemble du corps social. Les normes sont devenues incertaines, changeantes, discutables. Les choix moraux et les options de vie ne s'inscrivent plus dans un univers où le bien et le mal, le licite et l'illicite sont clairement définis. Les institutions qui protégeaient les dispositifs moraux sont en perte de vitesse. Seuls le débat, la communication, la confrontation d'expériences sont aujourd'hui source de lignes de conduite ou guides de vie. Lorsque ce maillon s'effondre, la liberté cède la place à l'angoisse. Concernant les relations intra-familiales, les rôles masculins et féminins, le divorce, la sexualité, la paternité, la maternité, la parentalité... l'incertitude des références peut être source d'inventivité mais aussi de passi-

vité, d'indétermination et finalement d'anxiété. Le message personnel avalisé par le petit écran redonne une légitimité à des comportements que les familles se gardent de juger quand elles ne se gardent pas, tout simplement, de regarder.

### B) Verbe thérapeutique

Entre octobre 1991 et mai 1993, les téléspectateurs pouvaient assister, une fois par mois sur TF1, à la retransmission de véritables scènes de ménage et drames conjugaux. L'émission *L'amour en danger* accueillait alors des couples en mal de réconciliation et se proposait d'orchestrer leur apaisement. Le scénario de l'émission était immuable. Dans un premier temps s'ébauchait le diagnostic. Jacques Pradel interrogeait tour à tour mari et femme sagement assis côte-à-côte. Il les invitait à exposer leur mésentente, leurs griefs, leurs impasses. L'entretien était entrecoupé de scènes rituelles destinées à montrer l'intensité de la relation et la gravité de la crise. L'épisode incontournable était celui où chacun des membres du couple faisait écouter à l'autre une chanson censée lui transmettre ses sentiments, ses critiques, ses attentes, ses déceptions, ses non-dit... A ce moment, l'émission atteignait toujours son paroxysme. Les larmes coulaient et des gestes tendres s'ébauchaient ou, au contraire, les regards assassins se dévoilaient tandis que l'agressivité atteignait son intensité maximum. Dans un deuxième temps, surgissait le verbe thérapeutique. Une psychanalyste, Catherine Muller, interrogeait chacun sur son enfance, et, après leur avoir fait jouer sur scène des jeux de rôle, proposait une interprétation du malaise remontant à des traumatismes ou des malentendus inconscients. Seize couples sont ainsi venus sur le plateau d'une chaîne de télévision exposer leurs déchirures les plus intimes et demander aide thérapeutique devant un petit public assis autour de lui sur des gradins et surtout devant un bien plus vaste auditoire tapi derrière les caméras. Cette émission représente, pour l'instant, l'apogée de la montée en puissance de la thérapie cathodique. *Psy show*, conçue par la même équipe au début des années quatre-vingt, avait ouvert la voie. Depuis, sous forme institutionnalisée, comme dans *La vie de famille* ou *L'amour en danger*, ou de façon plus diffuse et feutrée, l'écoute et l'interprétation psy ont droit de cité sur nos écrans.

Ce phénomène traduit, certes, l'inventivité des producteurs ou plus prosaïquement leur "flair". Il fait aussi écho au désir de reconnaissance médiatique d'une discipline fragmentée et non institutionnalisée. Mais il représente surtout l'écume d'une immense vague, celle de la demande de prise en charge psychologique dans nos sociétés contemporaines. L'extension de l'offre d'assistance psychologique est difficile à évaluer. A cause de sa diversité : diversité des écoles, des lieux d'exercice, de l'environnement institutionnel ; à cause de sa discrétion, de sa protection par le secret professionnel et de l'impossibilité de quantifier une activité non déclarée. L'ampleur de la demande est, elle aussi, inestimable mais incontestable. L'ensemble de la population, de tous milieux sociaux, est touchée. Le besoin d'écoute psy, la quête d'une parole thérapeutique, les débordements introspectifs, lisibles dans les romans autobiographiques à peine fictionnalisés ou

dans les journaux féminins, visibles dans la vie de tous les jours, ne sont plus l'apanage des couches cultivées.

Cette extension du phénomène et sa médiatisation semblent signer aussi une évolution de la demande. La montée, dans les années soixante-dix, du discours analytique, des références à Freud et de la fréquentation des cabinets, correspondait à une recherche hédoniste. La psy venait compléter une panoplie où s'affichaient toutes les ressources de la réalisation de soi. Cette demande, depuis quelques années, s'inscrit davantage dans un contexte de crise : crise de la relation, crise du moi, crise des rapports interpersonnels. Elle s'énonce sur un fond de malaise, de manque, d'indétermination, d'incertitude. Au "psychanalyse du trop"<sup>2</sup>, fait place un "psychanalyse du manque". Les appels aux professionnels de la psyché résonnent moins comme des overdoses de bonheur, davantage comme des S.O.S. Cette situation de désarroi explique que le lieu de la mise à l'épreuve, en l'occurrence le recours à une scène publique comme la télévision, importe moins que le fait lui-même de l'écoute, même passagère. Tous les candidats à l'émission de TF1 le disent : "C'était notre dernière chance, notre planche de salut, notre bouée de sauvetage".

Rares sont les protagonistes de ces shows qui croient à leur efficacité thérapeutique. Mais rares aussi sont ceux qui les jugent absolument sans effet. En réalité, leur statut thérapeutique s'avère controversé.

La plupart des psychanalystes dénie toute capacité soignante à ces exhibitions. Même Catherine Muller, pourtant psychothérapeute sur le plateau de *L'amour en danger*, n'accorde aucune vertu curative à ses interventions. L'implication du psy dans la réussite de l'émission lui interdit d'être transparent ; aucun transfert ne peut, dès lors, s'ébaucher, dit-elle<sup>3</sup>. A l'opposé, Serge Leclair qui joua un rôle semblable sur le plateau de *Psy show*, pensait que la situation de plateau, la transparence de l'interlocuteur et la présence d'un public anonyme favorisent l'émergence de phénomènes inconscients<sup>4</sup>. Ce point de vue est relayé par quelques-uns des animateurs de ces émissions. Leurs promoteurs ne croient pas à une efficacité radicale mais pensent que ce moment de confrontation intime a, en général, un effet libérateur : qu'il permet de renouer le fil d'une communication interrompue ; qu'il incite les protagonistes à pousser davantage leur introspection ; qu'il banalise la consultation d'un professionnel de la psyché et peut provoquer un premier rendez-vous ou une reprise de contact avec le milieu psy. Les témoins interrogés confirment ce diagnostic. Ils disent avoir été soulagés par leur prestation télévisée, avoir renoué (au moins provisoirement) le fil d'une conversation interrompue, avoir décidé (souvent) de commencer ou reprendre une cure. Leur discours révèle

2. Tel qu'il est décrit par Robert Castel et Jean-François Le Cerf, "Le phénomène «psy» et la société française", *Le Débat* n°1-2-3, mai-août 1980 ; par Christopher Lasch, *Le complexe de Narcisse*, Robert Laffont, 1980 ou Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide*, Gallimard, 1984.

3. Entretien avec l'auteur, 28 mai 1993.

4. Entretien avec l'auteur, 8 novembre 1993.

une grande contradiction entre, d'un côté, une ample diffusion du langage psy et, de l'autre, une certaine inaccessibilité de ses institutions. Les couples de *L'amour en danger* interprètent et surinterprètent sans cesse leurs réactions et leurs relations. Le recours à un spécialiste leur semble aller de soi, mais les professionnels du secteur leur paraissent lointains ou peu sérieux.

Ainsi, ces émissions signalent l'inaptitude des institutions sociales à gérer les crises relationnelles. De même, elles mettent en cause le monopole de la légitimité détenu, en France, par la psychanalyse. Elles en appellent, à l'instar des Etats-Unis, à des pratiques plus diverses, plus souples et plus proches des citoyens ordinaires.

### C) Parole publique

*Bas les masques*, le 18 mai 1993 : l'émission porte sur la solitude. Le témoin principal, Jean-Luc, raconte à Mireille Dumas ses longues journées sans rencontre, ses soirées avec son chat pour seul compagnon, les cafards du week-end. Encouragé par l'animatrice, il évoque son enfance, marquée elle aussi du sceau de l'isolement. Un père inconnu, une mère absente ; il est élevé par une amie de sa mère dans la méfiance vis-à-vis d'autrui et de l'extérieur. Le témoignage est sobre, triste et tranquille. La tension monte lorsqu'il avoue que ses ambitions se sont brisées net le jour où sa mère lui a dit qu'il était incapable d'aimer. Il souffre mais, en même temps, revendique publiquement une certaine forme d'égoïsme : vivre pour lui, dans une société où l'on existe chacun pour soi.

Le paradoxe de la télévision intimiste atteint, ce soir là, un sommet. Cet homme qui n'a souvent pour seul interlocuteur qu'un animal domestique, qui rencontre des difficultés professionnelles, qui reconnaît se méfier d'autrui, des femmes, des relations..., vient dialoguer avec des millions d'auditeurs par l'entremise d'une animatrice. Ni la télévision ni la meneuse de jeu ne feront sauter le verrou de sa tanière ; il le sait. Et pourtant, il vient raconter à tout le monde une histoire qui ne concerne que lui.

Jean-Luc explique lui-même fort bien le sens de cette apparition singulière. Laissons lui la parole : *"C'est une démarche réfléchie, du type : je ressens quelque chose et j'ai envie d'en parler. Je pense avoir quelque chose à dire. Plutôt qu'un SOS, plutôt que : je viens là au secours. Il y a eu une démarche raisonnée, même si le vécu bouscule un peu (...). Avec ma mère, le dialogue est difficile. Je me suis rendu compte, au bout de quelques années, qu'elle me donnait la réplique mais qu'elle n'écoutait pas ce que je disais ou qu'elle répondait à côté. Si bien que je ne sais absolument pas ce que pense ma mère. C'est peut-être pour ça que j'ai eu besoin de parler à quelqu'un d'autre. Je ne parle pas de la thérapiste parce que c'est un rapport très particulier. Je parle de parole publique. Parce qu'en parlant à Mireille Dumas et à deux millions de personnes, cette fois, j'étais sûr de parler à quelqu'un (...). On a l'impression d'être mieux entendu de gens qu'on ne connaît pas. C'est pour ça*

*que j'emploie le mot parole publique, parler en public, parler au public (...). Pour moi, parler à la télévision ça remplace peut-être le voisin de palier ou le voisin de bistrot. C'est en même temps un écoutant qui n'est pas impliqué. Quand je parle à ma mère ou à des amis, ils me renvoient à ma faute. Là, ni Mireille Dumas, ni les téléspectateurs ne m'ont contredit, au sens de : n'ont dit contre moi"<sup>5</sup>.*

Nombreuses sont les présentations cathodiques obéissant à la même logique. Dès lors, l'exposé public de sa vie et de ses problèmes a, d'abord, une visée pour soi-même. Mais la libération attendue n'est pas d'ordre psychothérapeutique. Elle s'apparente plutôt à une catharsis par la parole. L'énonciation libère un rapport imaginaire, instaure une relation fantasmatique au monde extérieur. Cette perspective, au lieu de précipiter les sujets concernés dans l'irréel, les relégitime à leurs propres yeux. Le regard anonyme, l'écoute impersonnelle, l'absence de jugement lèvent une culpabilité anesthésiante. La société d'incommunication se trouve un instant reléguée à l'arrière plan au profit d'une communauté d'écoute où le jugement de valeur sur autrui est absent. Cette sensation que le regard de la société par le canal du media légitime un discours et donc réassure la personne est tout à fait centrale dans ces prestations télévisuelles.

En ce sens, le petit écran jouerait aujourd'hui le même rôle que le théâtre à d'autres époques, notamment le théâtre antique qui a marqué la scène publique par sa puissance cathartique.

#### *D) Message public*

La dernière forme d'exposition de questions privées sur la scène publique s'apparente davantage au témoignage classique. À travers la personne, se profile son groupe d'appartenance. En arrière plan de sa vie singulière, se dessinent toutes les vies semblables soumises aux mêmes peurs, aux mêmes tabous, aux mêmes problèmes, aux mêmes défis. L'individu et son histoire représentent des figures emblématiques. Ils évoquent et incarnent des situations plus générales. Le dévoilement de l'intimité suggère, alors, le partage des souffrances.

Sur le petit écran, ces formes de témoignages abondent, notamment à propos de controverses touchant aux mœurs ou à la santé. Que ce soit dans des émissions spécialement conçues selon ce principe, comme *Bas les masques*, ou dans des cadres plus classiques, tels *La marche du siècle*, *Santé à la Une*, *Savoir plus...* le ou les victimes s'expriment en leur nom propre et au nom de ceux qui subissent la même affection. Femmes battues, enfants violés, personnes alcooliques... venus se confesser devant Mireille Dumas évoquent leur expérience privée pour faire comprendre, par l'entremise d'une émotion personnelle, un drame également subi par d'autres.

---

5. Entretien avec l'auteur, 18 mars 1994.

Dans la plupart de ces situations, sauf peut-être sur le terrain de la santé, l'intervention médiatique ne vient pas à l'appui, en renfort ou en complément d'une action institutionnelle. Au contraire elle s'inscrit dans des failles de celle-ci. Sur les questions liées à la sexualité qui ont été beaucoup traitées par *Bas les masques*, les plaintes renvoient toutes à une absence de reconnaissance par la société des problèmes nés de l'inceste, du harcèlement sexuel, de la différence... Elles évoquent et l'intolérance sociale et l'incapacité des organisations, professionnelles, résidentielles, sociales, à traiter de ces questions. L'immense silence qui plane sur ces choix hors norme constitue le leitmotiv des plaintes énoncées par les invités. Sur les questions liées à la famille et à la vie sociale, l'incertitude sur les valeurs, l'absence de reconnaissance ou d'aide en provenance de la société remplissent les cahiers de doléances. A propos de la santé, les discours critiques portent, le plus fréquemment, sur l'incapacité des organismes de soin à prendre en charge la personne et son environnement, à tenir compte de son mode de vie et de son psychisme. Ainsi, ces messages publics délivrés à partir de l'exposé d'expériences privées renvoient presque toujours à la défection du système institutionnel, lorsqu'il s'agit de gérer la différence ou la souffrance ou le relationnel.

Parfois, ces carences sont compensées par l'action associative. Souvent, d'ailleurs, les témoins de ces émissions ont été contactés dans ou par les associations constituées sur ces terrains. Le petit écran vient alors en renfort de cette action collective mais peu visible. C'est particulièrement vrai dans le cas des victimes du SIDA où les associations mises sur pied pour venir en aide aux malades dans leur vie quotidienne se sont peu à peu impliquées au plus près, y compris dans les protocoles de soin. Au point qu'aujourd'hui, sur certains enjeux (notamment l'hospitalisation à domicile ou les régimes alimentaires), la maladie est parfois cogérée par les médecins et les patients. Or, les médias ont joué un rôle décisif pour imposer au corps médical la présence et l'utilité de cette auto-organisation parallèle et pour le conduire à la reconnaître puis à coopérer avec elle<sup>6</sup>.

Que ces destins individuels ne disposent d'aucun lieu collectif où se dire et se confronter, ils trouvent alors, d'une certaine façon, refuge sur les plateaux de télévision. Qu'ils répercutent un discours et une volonté associative, ils se servent, dans ce cas, du petit écran comme d'un support pour atteindre le public par delà l'indifférence des institutions sociales. Ainsi, dans le cadre du message collectif, les médias jouent le rôle de palliatifs ou de compléments à l'action bénévole et locale des groupements volontaires.

---

6. Témoignage de Arnaud Marty-Lavauzelle, président de AIDES, *Santé à la Une*, 30 mai 1994.



## II - ESPACE PUBLIC ET FOR INTÉRIEUR

Ces récentes émissions télévisées viennent parachever un processus, initié dans les années soixante-dix et porté sur la scène publique, à l'époque, par la radio<sup>7</sup>.

Une nouvelle configuration des rapports entre vie privée et vie publique naît, en effet, dans les années post-soixante-huit. La diffusion du regard et de la culture psy dans l'ensemble des couches sociales, y compris les moins cultivées, transforme insensiblement le discours de la société. Les mouvements sociaux, particulièrement le mouvement féministe, articulent parole privée et revendication publique, mêlent programme d'action politique et programme d'action pour la vie quotidienne, alternent manifestations de rue et apprentissage communautaire, convoquent tout à tour meetings et groupes de conscience, conjuguent appels au peuple et désir de réalisation de soi<sup>8</sup>. La vie politique, elle aussi, se trouve façonnée par cette psychologisation du jeu public<sup>9</sup>.

Les premiers observateurs de ces transformations se sont montrés plutôt sévères. Pour Richard Sennett cette imbrication entre vie privée et vie publique conduit à la destruction de cette dernière. "*La vision «intime» du monde s'accroît dans la proportion où le domaine public est abandonné et laissé vacant*" diagnostique-t-il<sup>10</sup>. Christopher Lasch, lui, voit, dans l'émergence de la personnalité contemporaine en la figure de Narcisse<sup>11</sup>, un symptôme de la pauvreté de la vie privée et de la détresse qui s'en suit. "*L'idéologie du développement personnel, optimiste à première vue, irradie résignation et désespoir profond. Ont foi en elle ceux qui ne croient en rien*" prophétise-t-il<sup>12</sup>.

Au vu des transformations actuelles, nous proposerons une vision plus nuancée.

### A) L'expérience au cœur de l'espace public

L'évolution des médias invite à reconsidérer sérieusement ces rapports entre vie publique et vie privée. La radio, la télévision, par l'individualisation du témoignage, par la proximité avec le citoyen ordinaire, par l'accent porté sur les expériences privées, par le privilège accordé aux émotions accentuent et modifient les phénomènes apparus il y a une vingtaine d'années.

7. Notamment par l'émission de Méné Grégoire (1967-1981). Voir le travail de Dominique Cardon et de Smaïn Laacher.

8. Picq (F.), article ci-joint.

9. Neveu (E.), "Le sceptre, les masques et la plume", *Mots* n°32, 1992 ; Le Grignou (B.) et Neveu (E.), "Intimités publiques ; les dynamiques de la politique à la télévision", *Revue Française de Science Politique*, n°6, 1993.

10. *Les tyrannies de l'intimité*, Seuil, 1979.

11. *Le complexe de Narcisse*, Robert Laffont, 1980.

12. Ouvrage cité, p. 79.

Espace privé et espace public ont, pendant longtemps, été pensés dans leur séparation. On délimitait des territoires (la maison, et la place publique), des frontières (certaines questions relevant des débats de société, d'autres non). Dans nos sociétés médiatiques, le privé et le public ne définissent plus ni des sphères d'activité, ni des logiques propres. Ils ne peuvent plus être pensés séparément. Au contraire, c'est dans leur articulation, leur imbrication que se dessine, aujourd'hui, une nouvelle configuration du champ ouvert à la délibération sociétale.

La vie privée n'est plus enclose dans des lieux attirés. Ni la famille, ni les réseaux amicaux ne désignent les zones où se forme la personnalité, où s'ébauchent les choix de vie, où se tissent les expériences existentielles. Les instances de socialisation collective ont, peu à peu, pris en charge les fonctions éducatives, la santé, les loisirs.... De même, les relations interpersonnelles au sein des entreprises, des administrations, des institutions de soin, des organismes sociaux ont-elles été promues au rang de question d'intérêt général requérant la présence de spécialistes des relations humaines, de psychologues du travail, de psychanalystes hospitaliers.

Aujourd'hui, les medias franchissent une ultime étape. Ils soumettent sentiments, émotions et affects au regard et au débat publics. Certes, le phénomène n'est pas entièrement nouveau ; de tout temps, la littérature, le théâtre, les arts... ont été des vecteurs de la projection de l'intimité sur la scène sociale. Cette fois, cependant, l'ampleur du dévoilement, sa visibilité, son réalisme changent l'échelle et la nature du phénomène. Désormais, on est chez soi devant le petit écran et chez soi dans le petit écran. Plus aucun sujet n'est tabou : la sexualité, la marginalité, la fraude... tout est devenu montrable. La radio avait ouvert la voie avec les émissions de confession et d'assistance psy, notamment celles de Ménie Grégoire puis de Françoise Dolto. La télévision, elle, pousse l'exhibition à son terme puisqu'elle ajoute le regard au dispositif d'écoute. La nouveauté introduite par toutes ces émissions cathodiques tient moins au contenu des propos proférés qu'au fait de la monstration. La relation est mise à nue, exposée sous les projecteurs, dévoilée par les caméras. L'œil pénètre dans les recoins de l'intimité et dévoile les états d'âme en traquant les gestes, les expressions, les postures corporelles. Ces émissions orchestrent des non-dit et des «non-vus». Le mouvement de publicisation de la vie privée atteint son apogée.

Parallèlement, le jeu public, le combat politique, les situations sociales, l'action judiciaire se parlent de plus en plus à travers des exemples et des cas de conscience individuels. Les problèmes de la cité se racontent dans les termes des pathologies individuelles. La subjectivité est admise dans la définition des règles du jeu social. La vie publique se privatise.

Ce mouvement favorise la promotion de l'expérience ordinaire. Ainsi, les médias contemporains ont-ils tendance à en appeler au discours des profanes contre ou à côté de celui des experts. Ce phénomène, né avec le petit écran, prend aujourd'hui une dimension bien plus importante. Des émissions entières

sont construites en s'appuyant exclusivement sur le discours de "monsieur tout le monde". Ainsi, *Bas les masques* est, pour l'immense majorité des émissions, réservée aux témoignages de citoyens "lambda". Ni intellectuels, ni savants, ni médecins, ni psychiatres ne sont conviés sur le plateau pour éclairer de leurs connaissances la question du jour. Les reality shows comme *Perdu de vue*, *Témoin numéro Un*, *L'amour en danger* s'appuient sur la plainte ou le témoignage de personnes anonymes. Héros d'un soir, ils racontent leurs histoires. La nouvelle émission de Jean-Luc Delarue, *Ça se discute*, donne, elle aussi, la parole à des inconnus. *La grande famille* sur Canal plus également. Même des émissions de facture plus classique, d'ambition plus pédagogique, comme *La marche du Siècle*, *Santé à la Une* ou *Savoir plus* en appellent, à côté des spécialistes, à des consommateurs ou des patients qui apportent, en complément du savoir expert, leur contribution sous forme d'histoires de vie.

Ainsi, ces inventions télévisuelles contribuent à dessiner un nouvel espace public. A côté d'un espace fondé en rationalité, nourri du discours savant et préoccupé par la maîtrise du relationnel, s'ébauche un espace public modelé par les épreuves privées, fondé sur le témoignage singulier des profanes, baigné d'émotions et de sentimentalité. A côté de la délibération raisonnée, s'immisce la confrontation affective. A côté du savoir, se glisse l'expérience<sup>13</sup>. Un procès de subjectivisation de l'espace public est à l'œuvre<sup>14</sup>.

### **B) Le for intérieur ou le secret de la délibération**

Que reste-t-il dès lors de l'intime ?

Les témoignages des personnes ayant fait l'expérience de ces exhibitions télévisuelles, de même que les réactions des spectateurs sont, de ce point de vue, édifiants. Ceux qui ont accepté de venir sur ces plateaux le disent tous : ce n'est pas leur intimité qu'ils ont dévoilée. Ils n'ont montré que ce qu'ils ont en commun avec leurs concitoyens : des difficultés conjugales, des dépressions, des malheurs, des mal de vivre... qui ne représentent des expériences ni uniques ni exceptionnelles. "*Dedans, on est tous pareils*" dit une opérée filmée par Daniel Karlin<sup>15</sup>. Leur moi profond, leurs choix personnels, leurs histoires singulières sont restés tapis, alors même qu'ils parlaient d'eux, expliquent-ils<sup>16</sup>.

Les adeptes de ces émissions confirment la vision des candidats à l'exposition médiatique. Leur regard est un regard d'identification. Ils lisent, sur l'écran, leurs propres problèmes. Ils réagissent en empathie avec le cas présenté, non par pitié mais par compassion. Ils souffrent avec les victimes présentes sur les plateaux télévisés parce qu'ils reconnaissent, chez eux ou dans

13. Dubet (F.), *Sociologie de l'expérience*, Seuil, 1994.

14. Mehl (D.), "La vie publique privée", *Hermès* n°13, septembre 1994.

15. Interview dans *Télé-dimanche* du 3 octobre 1993 d'une femme filmée par Daniel Karlin dans le cadre des *Chroniques de l'hôpital d'Armentières*.

16. Interviews avec l'auteur.

leur entourage le même mal-être<sup>17</sup>. Les promoteurs de ces émissions le savent bien qui choisissent de garnir leurs plateaux soit de personnages ordinaires, cultivant la ressemblance avec le spectateur lambda, soit de personnages emblématiques incarnant, par leur histoire, leur personnalité, leur mode d'expression, des prototypes d'un problème ressenti par une plus vaste population. Ainsi, pour les acteurs de ces shows, de même que pour leurs fidèles auditeurs, les territoires de l'intime ne sont plus clairement balisés.

Si l'intimité paraît indéterminée, elle devient, donc, objet de redéfinitions. Celles-ci n'étant plus garanties par des règles de vie et des normes, l'intimité se mue en enjeu pour le débat social. Enjeu de négociations, de transactions, elle se retrouve affectée d'une définition mouvante et se présente, dès lors, comme le résultat d'une construction sociale. Cette négociation s'opère entre l'individu et l'extérieur : les autres, les préjugés, les idéologies, les "on dit", les conduites collectives. Ainsi, l'intime existe aussi par sa capacité à s'extérioriser. Une condition de définition de l'intime est qu'il devienne, un temps, "extime".

Le for intérieur apparaît, alors, comme le seul lieu exclusif de l'intériorité. Processus de délibération de soi avec soi, de formation de la conscience singulière, le for intérieur demeure une procédure de constitution de l'individualité. Comme l'intime, le for intérieur se construit et se nourrit en rapport avec l'extérieur, c'est-à-dire avec l'espace public<sup>18</sup>. Mais, contrairement à l'intimité, il ne s'expose pas.

La télévision, en braquant ses projecteurs sur les relations interpersonnelles, nous a parfois livré des fragments d'inconscient. Regards, gestes, postures dévoilés par les caméras révèlent des sentiments et des émotions que les protagonistes du conflit ne maîtrisent pas vraiment. Le petit écran met en scène des angoisses, des doutes, des demandes personnels. Toutefois, il n'a pas (encore ?) reconstitué, pour les téléspectateurs, l'examen de conscience. Les couples se déchirent mais ne révèlent pas leurs réflexions personnelles et leurs états d'âme. Ils livrent des symptômes, ils dévoilent leur être au monde, ils ne racontent pas les négociations qu'ils engagent avec eux-mêmes. Ils tentent de savoir si leur pari est jouable, ils souhaitent être aidés ; ils ne demandent pas conseil sur le bien fondé de leur choix de vie. Ils montrent les blessures ; ils ne cherchent pas à divulguer le procès mental qui les a conduit au malheur ou au déchirement.

Le for intérieur apparaît, dès lors, comme l'espace, par excellence, que la vie publique n'a pas (encore ?) capté. Il serait le dernier bastion de l'intériorité.

17. Mehl (D.), "La télévision compassionnelle", *Réseaux* n°63, janvier-février 1994 ainsi que "La compassion moderne", *Livre de l'année 1995*, Larousse, à paraître.

18. Voir Chevallier (J.), "For intérieur et contrainte institutionnelle", article ci-joint.

Ces observations pourraient conduire à distinguer, à titre d'hypothèse, quatre processus :

- La publicisation des débats et leur visibilité<sup>19</sup> reposeraient sur une forte imbrication de l'espace public et de l'espace privé. L'un ne pouvant être pensé sans l'autre ; l'un et l'autre ne se saisissant que dans leur articulation.

- La formation du sujet s'opérerait dans la confrontation de sa vie privée et de la vie collective : c'est le sujet acteur qui s'engage sur la scène sociale au nom d'expériences.

- La formation des individus tiendrait à la négociation renouvelée entre leur intimité et leur «extimité», entre ce qu'ils gardent et ce qu'ils exposent, ce qu'ils cachent et ce qu'ils montrent de leur identité ; entre ce qu'ils décident par eux-mêmes et ce qu'ils transforment en problèmes publics<sup>20</sup> en les laissant accéder au regard collectif.

- Enfin, l'élaboration de la singularité relèverait du for intérieur. Tribunal de la conscience, il serait le siège de la délibération de soi à soi. En ce sens, le for intérieur serait absout de comparution publique.

---

19. Voir Quéré (L.), "L'espace public : de la théorie politique à la métathéorie sociologique", *Quaderni* n°18, automne 1992.

20. Au sens de Gusfield (J.), *The culture of public problems*, University of Chicago Press, 1981.